

n'arrête. Il s'élançait à travers l'immensité de l'horizon, tout tremble et tout vibrait sous son effort ; les arbres séculaires se courbent en gémissant, tandis que leurs fibres se rompent, les toits sont soulevés des murailles, et dans leurs pauvres maisons de chaume, les campagnards, muets d'effroi, écoutent, la sueur au front, les sinistres craquements des charpentes. On dirait que des monstres prodigieux et inconnus combattaient en hurlant ; les voix de la tempête s'entêtent dans l'étendue des plaines, elles deviennent déchirantes en passant sur les forêts, et, dans les hameaux écartés, elles résonnent aux porches des cours, aux cheminées des maisons, comme les lugubres appels d'un moule invisible. La pluie accompagne le vent ainsi que la fusillade se mêle au canon dans la bataille ; la route est un fleuve, les chemins sont des torrents, tout ruisselle, tout crisse, tout bouillonne, et l'on entend au flanc des montagnes les rochers déracinés rouler parmi les eaux indomptables.

Le Docteur est maintenant sur la chaussée, où le terrain est meilleur pour son cheval. Il a cessé de galoper, mais il soutient son allure au grand trot. Fort heureusement pour lui, il reçoit le vent au dos, et lutte ainsi moins durement avec les éléments. Déjà sept à huit kilomètres le séparent de Bourg-du-Haut et de sa maréchaussée. Il respire, car il sent bien qu'il ne sera pas poursuivi, pour le moment du moins.

Mais le lendemain sera précaire. Il a Dijon devant lui, Dijon qui sous peu d'heures sera averti de sa chevauchée. Derrière lui les gendarmes de Bourg-du-Haut et leurs voisins de Semur aussi, assurément. Les portes de la souricière vont donc retomber d'elles-mêmes sur lui, et les vingt kilomètres de grand'route sur lesquels il peut encore se mouvoir finissent en catastrophe, d'un côté comme de l'autre. Cependant, il ne paraît pas autrement inquiet, il sirote même entre ses dents un air rythmé sur de trot de son cheval. Au bout d'un certain temps, il cesse de pousser celui-ci, il le met au pas, et, cherchant à percer les ténèbres, il regarde avec attention sur sa gauche. La route, de ce côté, est bordée de haies ; parmi celles-ci, tout d'un coup apparaît une ouverture : c'est un chemin, reconnaissable à la blancheur que lui donne le ruissellement de l'eau boueuse.

Sans hésiter, le Docteur prend ce chemin, et comme au bout de quelque cent pas, une pente très accentuée se fait sentir, il met pied à terre pour soulager son bon cheval et marche en le tenant par la bride. La raideur du chemin s'accentue ; pendant un kilomètre environ, de lacets et de détours aux flancs d'une colline abrupte, on monte sans discontinuer. En atteignant le plateau, quelque chose d'énorme, une masse gigantesque, plus sombre encore que la montagne dans cette nuit noire, se dresse devant le voyageur. Sont-ce des rochers ou des tours ? Une vague lueur de lune filtre pendant quelques secondes par une déchirure des nuages et découpe sur le fond du ciel le profil héroïque d'un château fort. C'est Montenoire, qui fut jadis l'impréhensible forteresse des barons Bouchard de Forey-Montenoire, et qui, dénié-ruinée aujourd'hui, conserve pourtant encore, malgré l'effort du temps, son formidable aspect.

Le fugitif connaît son chemin, car il se dirige tout droit sur le pont-levis qui mène à la grande porte, bien

que les ténèbres rendent celle-ci invisible. Familiar des êtres du château, il passe le bras par une ouverture ménagée dans les madriers ; on entend glisser une pièce de bois ; il retire alors sa main, pousse du genou la porte qui tourne sur ses gonds avec un grincement terrible.

Après avoir passé sous une longue voûte, le docteur se trouve dans une vaste cour. Il tourne à droite, arrive à la porte des communs, ouvre une écurie, et, à tâtons, mais sans un heurt, sans une erreure, il attache solidement son cheval à un anneau et se dirige sur le donjon servant d'habitation. Il saisit le marteau de fer forgé et frappe avec vigueur. Au bout d'un moment, une lucarne apparaît à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, on entend déverrouiller la porte. Elle s'ouvre, un homme tenant une chandelle est là, clignant ses yeux mal éveillés et disant d'une voix bourrue :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Bonsoir, Jules, répond le docteur, je t'ai réveillé, mon pauvre vieux ! — Et tendant les deux mains, où l'autre soudain rasséréné met la sienne : « Tu me pardonneras, quand tu sauras pourquoi ! »

— Comment, c'est toi, Théodore ! Ah ! mon ami ! Qu'est-ce qui arrive donc et d'où tombes-tu, après cinq ans, par une pareille nuit ?

— Je vais te conter cela, entrons d'abord.

— Oui, oui. Mais tu viens de loin, tu es fatigué, tu as faim sans doute ?

— Non, rien de tout cela, je suis mouillé seulement, et n'ai besoin que d'un bon feu pour me sécher.

— Bon ! je vais te faire une bonne flambee.

Celui que le Docteur avait appelé Jules n'insista pas. Il le fit passer devant lui, ferma la porte, et, abritant sa chandelle avec la main, l'introduisit dans la première pièce du château qui faisait suite au vestibule.

C'était une vaste salle, jadis salle de gardes, aujourd'hui moitié salle à manger, moitié cuisine, plafonnée de chêne, lambrissée de chêne, avec de vieux bahuts aux murs et une longue table massive au milieu. Une haute cheminée de la Renaissance à montant de pierre, avançait son manteau sculpté au-dessus d'un âtre gigantesque meublé de deux grands landiers de fer entre lesquels une souche achevait de se consumer. Devant, une petite table volante recouverte d'une serviette, portait encore les restes du souper du maître, que la cuisinière paresseuse Françoise avait laissés en place.

Schopman enleva son manteau, qu'il mit à sécher sur le dossier d'un fauteuil, il retira de sa ceinture ses pistolets qui l'embarrassaient et les posa sur la table, prit un fauteuil, s'assit et tendit ses pieds au feu. Pendant ce temps, son interlocuteur s'empressait, jetait un fagot entier sur le feu qu'il rapiérait, allait tirer d'un bahut une bouteille unique, mais poussiéreuse, et l'apportait entre deux verres, sur la table.

Tout en se chauffant, le docteur tournait la tête et parcourait la pièce des yeux. Sa figure exprimait le contentement ; c'était un regard amical, un regard de vieille et familière connaissance qu'il jetait autour de lui.

Bien avant la Révolution, le château de Montenoire, qui avait une formidable citadelle au moyen âge, n'était plus guère qu'une ruine. Il avait encore grand air,